

le diabolique
(le divin)

Joseph Lemelin

LE DIABOLIQUE

(Le divin)

Récit

1970-1971

Je est un autre. (A.Rimbaud)

La vérité seule ne suffit pas. (F.Dostoïevski)

L'homme était une tentative. (F.Nietzsche)

Je est un tout.

Même la vérité ignore la vraie vie.

L'homme est une erreur.



à moi.



Ne lisez pas entre les lignes.

22 décembre

Je descendis de l'autobus qui arrivait de Montréal et me dirigeai lentement vers le collège, où j'enseignais les sciences politiques. Le soleil brillait, mais il faisait terriblement froid. Le sol était recouvert de neige fraîchement tombée et je ne pus retenir un frisson. L'hiver voulait malheureusement s'imposer dès le début cette année.

Chaque lundi, après deux jours passés avec ma femme et mes quatre enfants, je faisais ce même trajet. Parfois, j'allais à mon hôtel. Mon épouse ne voulait pas me suivre là où j'enseignais et je ne voulais pas l'emmener dans cette ville. Je ne la trompais pas et elle non plus très probablement. Les souvenirs, la douceur de l'alcôve, la quarantaine et un salaire intéressant me maintenaient sur la bonne voie... La proximité du collège me ramena à la réalité: il fallait préparer les étudiants à subir l'examen de fin de session, qui devait avoir lieu dès le retour des vacances; c'était tout ce qu'ils demandaient et c'était mon devoir de les aider.

J'entrai donc par l'issue du rez-de-chaussée. Avant d'emprunter l'escalier qui menait à la cafétéria, je jetai un rapide coup d'oeil au café-restaurant, qui était vide. La porte de la salle de rédaction du journal de l'école était ouverte, mais le bureau de l'exécutif de l'association des étudiants était fermé comme la plupart du temps. Mon premier cours de la journée commençait une demi-heure plus tard; j'avais le loisir de me réchauffer. Je passai à la caisse et payai mon café. Quelques tables seulement étaient occupées. Je m'attablai.

On discutait fort à mes côtés et je me rendis

compte qu'il s'agissait de la dernière publication de "Négation", l'organe du collège. Je me levai pour en prendre un exemplaire et me rassis aussitôt. Comme d'habitude, les articles étaient d'une violence démesurée; en particulier celui de Nouveau, le rédacteur en chef, et celui de Rivard, un des principaux journalistes. Depuis deux mois, l'équipe de la rédaction ne se lassait pas d'attaquer tous et chacun, d'inciter les étudiants à la révolte et au défoulement, de provoquer les administrateurs et de ridiculiser les professeurs. Personne ne bougeait. Le journal était beaucoup lu et discuté, condamné ou approuvé; mais peu étaient prêts à agir. Cette fois, Nouveau visait les deux jeunes, élus sur le Conseil d'Administration du collège la semaine dernière. Il leur reprochait d'être des "vendus" et de collaborer à la "folie" du système en place. Louis Nouveau était un excellent journaliste, extrêmement intelligent, remarqué partout où il allait et quoi qu'il fasse.

Quelqu'un m'interpella.

"Monsieur Blouin!" cria-t-on.

Apparut Diane Lehoux, la soeur de Paul, l'un des "vendus".

"M.Blouin, que pensez-vous de ce tirage? s'enquit-elle.

-La même chose que toi qui fais pourtant partie de l'équipe, lui répondis-je.

-Pas pour longtemps, car je vais démissionner dès aujourd'hui." Elle s'éloigna sans m'avoir dit "au revoir".

En fait, je ne pensais encore rien du journal et je me contentais de le lire. Diane y oeuvrait en y publiant quelques petits poèmes. Près de moi, on n'arrêtait pas de bavarder.

"Je te dis que Denis Rivard est un rouge.

-Il ne s'en cache pas d'ailleurs.

-C'est une bande de complexés, ces gars-là!

-Pourquoi ne fais-tu rien pour les faire taire, alors?

-Je n'en ai pas le temps: je dois étudier et il y a Marie..."

On entendait souvent pareilles sornettes; Nouveau et ses aco-

lytes devaient bien en rire.

Je tournai la dernière page, celle de Michel Dion. Je n'arrivais pas à comprendre comment il pouvait supporter Nouveau. Les deux prônaient le changement mais d'une manière tellement différente et pour des raisons complètement opposées. Je pliai tout ça et le mis dans ma serviette; je voulais lire les articles de Brigitte Dubé et du directeur Lagacé.

Je me levai. Il était onze heures trente et on envahissait la cafétéria. En sortant, je rencontrai Jean-Claude Paradis, un jeune professeur de philosophie qui me tapait sur les nerfs parce qu'il prêchait à tous; il ne me salua même pas. J'allais être en retard mais ne me dépêchai point.

Pendant ce temps, à la salle de rédaction, on pérorait. René Bourgault essayait de convaincre ses deux patrons de revenir en arrière. Bourgault était assez grand, soigné, imberbe, plus laid que beau; il parlait d'une voix mielleuse.

"Pourquoi ne dites-vous rien?" s'exclama-t-il tout à coup. Lagacé regarda Nouveau qui n'avait pas l'air d'être là.

"Continue", murmura Guy.

Louis était assis, les mains derrière la nuque. Il était vêtu d'un long pantalon rouge et de son éternel blouson de cuir noir. Il n'était pas très attirant: les cheveux longs et frisés, d'épaisses lunettes cachaient de petits yeux bruns comme sa chevelure, un gros nez, les lèvres presque minces et souvent gercées, la barbe intacte depuis des mois et les dents blanches. Guy marchait de long en large. Petit, très gras, blond et les yeux bleus: il ne plaisait certainement pas aux femmes. Il semblait attendre un signal ou un ordre, qui ne venaient pas.

René s'était tu. Nouveau se décida enfin à ouvrir la bouche; il parlait d'une voix assurée mais sympathique.

Lagacé s'assit et Bourgault s'énerva.

"Il y a dix minutes que tu t'efforces de nous persuader de changer notre fusil d'épaule sous prétexte que la gauche est fatiguée; et bien je te dis: non! Tout va comme sur des roulettes et nous préparons le grand coup, auquel tu contribueras. Tu as toujours pu écrire ce que tu voulais et tu peux continuer à le faire parce que tu as un beau style et que tu emballes les disciples de l'indépendance et les réformistes. Tu es un vrai étudiant: contrairement à moi, tu penses à ton avenir et à ton diplôme et tu as peur d'être mis à la porte; tu as peut-être raison, mais pas dans ce bureau."

Guy souriait, satisfait; René ne semblait guère impressionné.

"Je voudrais ajouter quelque chose, dit celui-ci; je ne quitterai pas le journal parce que j'aime écrire et que je crois en ce que j'écris, malgré vous deux et peut-être contrairement à toi, Louis... Je te demande encore de te modérer et d'ordonner à Denis de faire de même. Vous allez trop loin; vous êtes aveuglés par le fanatisme.

-Vous, modérés, avez toujours peur d'aller trop loin; c'est pourquoi vous n'allez jamais nulle part, répliqua le directeur.

-Tu apprends vite et bien, n'est-ce pas, Guy? fit René.

-C'est assez, maintenant! intervint Louis. Je suis sûr que nous pouvons continuer à travailler ensemble. Je comprends que tu puisses ne pas être d'accord avec moi -personne ne l'est vraiment-; mais ici, au collège, nous voulons la même chose. Alors, oublie tes principes et fonçons!"

René était battu. Le silence régnait; nul ne remuait. Nouveau allait encore avoir le dernier mot. Bourgault cherchait quelque chose à dire, mais il était résigné à donner une autre "chance" à son chef. Il se contenta donc de lancer:

"J'attendrai!"

Louis se mit à blaguer.

Deux ou trois minutes plus tard, Bourgault

se leva, salua et sortit; Guy le rejoignit dans le corridor.

"C'est bien de ne pas nous lâcher.

-Ce n'est qu'un sursis.

-La vie en est un éternel.

-Tu n'en as pas assez de lui?

-Pourquoi?

-Je te plains, Guy; tu combats pour la liberté mais tu en es l'esclave.

-Que veux-tu dire?

-Ce que tu as compris.

-Tu as tort de me juger."

Lagacé revint dans le local.

Nouveau écrivait quelque chose; apercevant son camarade, il lui dit de ne pas s'en faire avec les autres.

"Pourquoi t'ai-je connu, monstre, se dit Guy; pourquoi?"

Louis le dévisagea et entreprit:

"Quand retournes-tu chez tes parents?

-Ce soir.

-Tu sais que l'équipe se réunit au café, cet après-midi?

-Pour quoi faire?

-Pour rire.

-Je n'ai pas envie de rire.

-Tu viendras quand même?

-Puisque tu le désires."

Soudain, une jeune fille se présenta devant eux. Nouveau l'examina. Elle était petite, bien taillée, habillée avec goût, les cheveux châtain et longs, la peau rose: plutôt jolie. C'était Diane Lehoux.

"Vous pourriez me dire bonjour et vous informer de ma santé! cria-t-elle.

-Tu allais bien, il y a deux jours, ricana Guy.

-Qu'est-ce qui t'amène de si bonne heure et de si mauvaise humeur? renchérit l'autre.

-Je voudrais te parler, à toi seul, Louis, dit-elle comme une enfant à son père.

-A quel sujet?

-A propos du journal.

-Alors, il est préférable que tu parles devant le directeur.

-Vous ne faites qu'un; ou plutôt, tu fais les deux.

-Pas de bêtises et vide ton sac! décida Nouveau.

-Je démissionne! J'en ai marre de vos saloperies et de votre révolte. Je ne veux plus être identifiée à ce torchon philosophique et anarchique. J'ai réfléchi ces derniers jours et ma décision est irrévocable. "Négation" est indigne de publier de la poésie: la mienne ou celle d'un autre. Il salit trop de choses et en restant ici, j'ai peur que le savon ne suffise plus à me protéger."

Nouveau ne s'était pas étonné; il débita:

"Je ne t'ai jamais demandé de partager ma philosophie, celle de Marx ou celle d'un autre. Tu nous étais utile, mais nous nous passerons de toi et de ta poésie à l'eau de rose. Je n'essaierai même pas de te convaincre de rester, mais je tiens à ce que les choses soient très claires et surtout que les vraies raisons de ta démission soient connues de toute l'équipe."

Il s'était exprimé très rapidement.

"Je t'ai tout dit, Louis, répliqua-t-elle en pleurnichant.

-Je ne voudrais pas te peiner, parce que je sais que tu es une âme hypersensible; mais il est inutile de pleurer pour obtenir quoi que ce soit de moi -j'en ai trop vu-. Maintenant, je vais te dire pourquoi tu démissionnes: espères-tu nous faire croire que l'élection de ton grand frère sur le C.A. n'a pas provoqué ta décision et que c'est une simple coïncidence? Je n'aime pas causer de choses aussi futiles, mais tu ne partiras pas d'ici avant d'avoir avoué.

-Tu es un salaud!

-Pourtant, je dis toujours la vérité.

-La vérité est bien loin de ceux qui croient la posséder.

-Mademoiselle, dites-moi si j'ai raison, ordonna-t-il en regardant Guy.

-Oui, oui! Je l'ai fait pour plaire à Paul et à mon père.

-Tout cela est ridicule, n'est-ce pas, Diane? Tout allait bien entre nous deux et voilà que la famille vient gâcher ce travail qui n'en est pas un. J'affirme que tu ne dirais pas aimer Paul, si ce n'était pas ton frère. D'ailleurs, tu ne nous abandonnerais pas aussi facilement si tu considérais la famille telle qu'elle est: c'est-à-dire comme la base et la gardienne de cette sale société, de toute société. Seule la personne peut continuer à exister; il faut renier tout le reste, et le combattre.

-Ce n'est pas le temps de spéculer et d'essayer de me convertir.

-Je veux seulement te faire comprendre que l'amour fraternel, paternel, maternel ou familial n'est pas naturel et que même s'il l'était, il faudrait le vaincre parce que c'est un obstacle à la liberté pure et parce que la société l'encourage et en profite. Avant que tu t'en ailles, je voudrais que tu te poses cette question: "Aimerais-je Paul s'il n'était pas mon frère; si on ne me l'avait pas imposé?"

-La folie t'inonde le coeur.

-Tu voudrais bien que ce soit vrai", conclut Nouveau.

Diane s'était enfuie. Louis ne s'était pas aperçu que Guy était sorti un peu avant la fin de la conversation; il ne se demanda même pas où ce dernier était allé et reprit son travail. Lagacé attendait la démissionnaire; il dut la retenir par le bras.

"Il est terrible", voulut-il dire.

Elle le précéda.

"Comment fais-tu pour l'endurer?"

-En ne l'aimant pas.

-Répète!

-Je dis que vous tous, qui pensez le bien connaître, vous ne pouvez que l'aimer et c'est pourquoi il vous semble odieux et sans-coeur. Tandis que moi, je n'aime que ce qu'il dit, que ce qu'il pense; je refoule tout sentiment à son égard.

Je ne peux aimer que ceux qui m'aiment et Louis n'aime personne. Ce n'est pas un homme et j'en suis un; il faudrait que je l'aime comme certains aiment leur Dieu et je refuse.

-Je croyais que tu l'aimais plus que tout.

-J'aime ce qu'il représente plus que tout: c'est l'homme dépassé et libéré.

-Libre mais malheureux.

-C'est le prix de la liberté.

-J'ai bien raison de vous quitter. Je me retire de cette course au malheur. Je ne suis pas faite pour combattre mais pour être heureuse.

-Moi, je ne puis capituler", marmonna Guy.

Nouveau était encore là; en voyant Lagacé, il recula sa chaise et se mit les pieds sur le bureau.

"D'où viens-tu? demanda-t-il poliment.

-J'ai rencontré Diane; elle est un peu ébranlée.

-As-tu tout entendu?

-Non. Je savais comment tu allais terminer.

-C'est dommage qu'elle soit partie car elle te plaît bien. Si tu n'étais pas si timide, tu pourrais probablement la séduire; moi-même, j'aimerais beaucoup coucher avec elle.

-Tais-toi! Tu vas un peu trop loin.

-Ne dis plus jamais cela! Je veux aller là où personne n'est encore allé et sans me préoccuper d'autrui.

-Tu te retrouveras seul, Louis Nouveau.

-Je le suis toujours et depuis longtemps, parmi cette foule.

-Ce n'est pas ce que je voulais dire.

-Je sais, mais rassure-toi; il y aura toujours quelqu'un quand ce sera nécessaire.

-Tu en es certain?

-Peu m'importe d'être seul dans ce monde d'hommes, puisque la solitude me conduit au-delà de l'humain.

-Tu ne regrettes pas d'être né, parfois?

-Je regrette seulement d'avoir été conçu par un homme et enfanté par une femme.

-Je voudrais te ressembler.

-On ne peut que penser comme moi.

-Je crois en ce que tu dis, mais je ne peux vraiment plus te suivre et faire comme toi. C'est trop dur de renoncer au bonheur et à son état d'homme.

-Comme tout le monde, tu ne vis pas, tu es. -Le contraire de vivre, ce n'est pas mourir; c'est être-. Les hommes croient que la vie consiste à naître, procréer et puis mourir; c'est ce qui fait qu'il n'y a plus rien à espérer de l'humanité... Dieu se meurt et l'homme est; seul l'individu qui a sacrifié son état à sa pensée vit. Penser -nier-, c'est ma façon de vivre: je pense ce que je vis; je vis parce que je pense ce que je vis et parce que je vis ce que je pense. Je est un tout; je vit parce que son "moi" nie être."

Lagacé ne pouvait plus rien dire. Il était fasciné par cette voix qui semblait jaillir du néant; par ces paroles incohérentes qui lui faisaient oublier que cet homme n'était pas un pur esprit.

"Tu sais que Denise Jodoin m'attend au café? reprit Louis.

-Elle a sans doute besoin d'affection, dit Guy en souriant.

-C'est pourtant par une autre qu'elle que je voudrais être attendu, soupira Nouveau.

-Charlotte L'Espérance ne sera pas ta victime, affirma Lagacé.

-Tu me sous-estimes.

-Non, je l'estime, elle.

-Tu n'ignores pas qu'avec un peu d'argent et plus ou moins de temps, je peux conquérir n'importe quelle fille. Ah! j'oubliais que ma vie privée t'est inconnue, à part les moments que tu as partagés."

Après avoir parlé des plus récentes nouvelles sportives et des études (Guy était en droit; Louis, en philosophie), ils se quittèrent. Lagacé resta longtemps songeur; comme il avait encore un peu trop bu la veille, il s'endormit dans son fauteuil.

En sortant de la salle de rédaction, Nouveau rencontra Marie-Josée Brunelle et Charlotte L'Espérance. Il y avait longtemps qu'il les avait vues ensemble. La première, de taille moindre, était mieux roulée mais beaucoup moins belle: seuls ses yeux verts et son vaste front attiraient l'attention; ses cheveux blonds un peu frisés étaient attachés en queue de cheval; elle parlait lentement et ne restait pas en place. La seconde était très élançée, presque sans poitrine mais admirablement jolie: ses cheveux bruns recouvraient ses squelettiques épaules, des lèvres sensuelles, de beaux yeux extraordinairement expressifs; sa voix rauque et langoureuse aurait pu faire taire n'importe qui. Au début de l'année scolaire, elles l'ignoraient; mais depuis quelque temps, elles recherchaient sa compagnie. Charlotte était une camarade de classe de Guy et ils travaillaient souvent ensemble; Marie-Josée suivait quelques cours avec Louis. Elles ne s'intéressaient pas au journal et reprochaient à Nouveau de perdre son temps à écrire des bêtises; il s'en amusait.

Marie-Josée demanda à Louis s'il allait aux cours cette semaine; il répondit que non, puis s'exclama: "Je suis sûr que vous n'en manquerez point. Je ne comprends pas pourquoi vous êtes si attentives à vos études. Il y a tellement plus à faire au collège et dans la vie.

-Gueuler, par exemple, repartit Charlotte un peu froissée.

-Charlot ne manque pas de répliques; quand on réussit à la faire asseoir devant un verre, elle n'arrête pas de jaser.

-Tais-toi donc, Marie-Josée! Tu es trop idiote!

-Ce n'est sûrement pas Charlotte L'Espérance qui a inventé la gentillesse, n'est-ce pas, Louis?

-Cessez de vous disputer, se permit Nouveau; ce n'est pas le moment quand je suis là. Venez plutôt prendre un café; je vous l'offre.

-Je ne peux pas, dit Charlotte; le cours commence dans cinq minutes.